

10 Oct. 1973

LE CINÉMA À LA BIENNALE DE PARIS

Une très large place a été accordée cette année dans le cadre de la 8^e Biennale de Paris, au cinématographe. Chaque jour, de 12 h 30 à 16 h, avec une séance supplémentaire le samedi de 18 h à 19 h, sont projetés, dans l'auditorium du Musée d'Art moderne de la ville de Paris, des programmes de films de court métrage (certains atteignant presque la longueur d'un long métrage) provenant de nombreux pays. En tout, 22 programmes, pour une durée totale d'une trentaine d'heures, dont un en super huit, format que les organisateurs n'ont pas voulu laisser de côté, tant leur souci est grand de laisser avant tout s'exprimer jeunes cinéastes et artistes indépendants. Rappelons que la limite d'âge a été fixée à 35 ans.

Pour éviter la lassitude que peut procurer la vision intensive, et dans un temps limité, de courts métrages, les œuvres ont été groupées selon des thèmes. Ainsi les cinq premiers programmes sont exclusivement composés de films d'artistes exposant, par ailleurs, dans la section plastique de la Biennale. Les autres thèmes, répondant à une dialectique subtile, sont les suivants : pochade et underground, le cinéma et son miroir, animation et collage, fictions et fantasmes, l'art et les artistes, documents sociaux et le langage en question. Bref, si le chef d'œuvre est somme toute assez rare, la surprise, elle est constante, dans la mesure où un véritable langage s'établit au sein même du programme.

Les approches sont multiples. Un artiste utilise le cinéma pour restituer une expérience graphique ou plastique, un autre pour la compléter. Un cinéaste en fait un champ opéra-

toire pour une réflexion sur son langage. Un collage se transforme en pamphlet.

De nombreux films de femmes ont apporté hier leur note sensible. A noter un remarquable document sur Piet Mondrian.

Les projections dureront jusqu'au 15 octobre. Le 17 octobre le cinéma finira en apothéose. Plus de neuf heures de projection lui ayant été octroyées. Au cours de cette journée exceptionnelle, par la durée en tout cas, seront présentés plusieurs films inédits.

Gérard LANGLOIS

L'HUMANITÉ
6, boul. Poissonnière - 9^e

9 Oct. 1973

Censure à « Forum des arts »

Producteur sur la 2^e chaîne de « Forum des Arts », M. Parinaud avait invité un groupe de journalistes à l'occasion de son émission destinée à la 8^e Biennale internationale des jeunes artistes. Projétée dimanche après-midi, la parole avait été donnée à quatre critiques d'art, Sabine Marchand (*Le Figaro*), Paul Gibson (*Herald Tribune*), Claude Bouyeure (*revue Cinéma*) et Lucien Curzi (*L'Humanité*). Mais les téléspectateurs n'ont pu savoir l'opinion de notre collaborateur. A l'exception de quelques secondes d'antenne, l'essentiel de son propos a été escamoté.

L. Curzi avait affirmé son accord avec la tenue de la Biennale, privée par la majorité UDR-centriste du Conseil de Paris, des 3/4 des crédits qui lui étaient alloués en 1971. Comme un des producteurs s'abritait derrière « le public » pour dénigrer le travail des jeunes artistes, il avait fait remarquer que les bien-pensants se camouflent toujours derrière leur « morale » pour discréditer toute confrontation, toute recherche et prôner la « liberté d'expression » dès lors qu'elle ne sert qu'à encenser les seules valeurs établies.

Ainsi l'ORTF démontre, une fois encore, qu'il ne supporte pas de voir s'exprimer sur les antennes nationales la pluralité des opinions.

10 Oct. 1973

★ 8^e BIENNALE DE PARIS

La Biennale de Paris a quitté le parc Floral de Vincennes pour s'installer à nouveau dans les lieux qui furent les témoins de sa naissance : les deux musées d'art moderne de la Ville de Paris et de l'Etat.

Au désordre de 1971, succède l'ordre de 1973 ; si l'art technologique est toujours en vogue auprès des artistes de moins de 35 ans, la peinture, délaissée ces dernières années, regagne du terrain. N'a point disparu, malheureusement, ce goût affiché pour le morbide, le misérabilisme (parfois pornographique, ce qui n'arrange rien), et plus encore cette impression lugubre qui règne sur l'ensemble.

La Biennale se renouvelle-t-elle ? Je ne le pense pas... Demeure-t-elle fidèle à sa mission de « manifestation expérimentale », ouverte aux créateurs venus du monde entier ? Cela est certain. Mais la création est moins évidente : ces jeunes ne nous proposent que des dérivés de choses déjà vues, laissant apparaître clairement qu'ils sont de plus en plus dans une impasse.

Certains d'entre eux, pourtant, mériteraient de sortir de l'anonymat. Tel Louis Cane qui a su tirer profit de l'abstraction américaine à la Rotko (grands aplats colorés, occupation de l'espace) ; Meurice, qui joue très habilement de la multiplicité de la ligne ; Moninot, avec ses Réflexions (peinture sur assemblage de bois, plexiglas et miroir), qui lui permettent un renouvellement constant de l'image.

On ne peut non plus être insensible à l'orchestration d'un Clareboudt, d'un Theimer où rôde ce goût acré de la mort.

Toute expérience en art est bonne à tenter : espérons que celles qui nous sont proposées ici débouchent un jour sur quelque chose de positif.

— Jusqu'au 21 octobre.

COMBAT — Mercredi 10 octobre 1973

LE « THÉÂTRE OBLIQUE » À LA BIENNALE « L'EXPULSE » ET « COMÉDIE » DE BECKETT

Dans le cadre des manifestations organisées par l'Atelier de créations radiophoniques à la huitième Biennale des jeunes artistes (Musée d'Art Moderne de la ville de Paris) et samedi à 20 h. deux œuvres de Samuel Beckett : « L'expulsé » (lecture par René Fababet) et « Comédie » avec Dominique Dulin, Elisabeth Tamaris et Michel Baudinat, dans une mise en scène d'Henri Ronse (décor : M. Blaise, éclairages : G. Stérin, régie : H. Lagem).

C'est un acte à trois personnages, explique Henri Ronse à propos de « Comédie » : deux femmes et un homme, enfermés et raides jusqu'au visage, dans trois jarres alignées. Visages sans âge, oblitérés, à peine plus différenciés que l'enveloppe (la jarre-œuf ou foetus) qui les contient. Le noir et le silence ne font qu'un pour ces « têtes mortes » : c'est la lumière (les projecteurs qui se braquent sur les visages seuls) qui déclenche en eux le mécanisme de la parole et leur fait dévider une fois encore en haletant, l'écheveau de mots qui est, qui fut, qui sera leur « comédie »... ».

Avec des éléments de décor qui évoquent sourdement la peinture de Bacon, le Théâtre Oblige traite cette comédie immobile comme une « chirurgie de la parole ». Théâtre anatomique, physique des pulsions orales, scène de la fixité. Henri Ronse impose au spectacle le rythme saccadé, la diction rapide jusqu'à l'essoufflement que suggère Beckett. Il s'est ainsi attaché à réduire à ces données formelles cette comédie tragédie de l'enlisement des coeurs : il en fait une proposition pour un théâtre abstrait contre la tradition humaniste du théâtre de l'absurde.

Le « Théâtre Oblique » que dirige Henri Ronse a créé depuis 1971 une tendance nouvelle dans la recherche théâtrale française : recherche sur le texte et sur la voix, sur l'autonomie des éléments de la représentation, sur l'éclairage et le son. Le « Théâtre Oblique » est, comme l'explique Henri Ronse, né d'abord d'une fascination pour la vieille machine théâtrale, pour son instrumentalité, d'un goût pour les artifices désuets du théâtre, pour toute une théâtralité fanée, moribonde qui touche aussi bien le jeu des acteurs que le décor ou les éclairages. Comment faire coïncider cette résurrection fragmentaire, archéologique des formes surannées et la mise à jour de formes nouvelles, c'est sans doute, pour un « théâtre oblique », la question névralgique.